

La notion de réseau en sciences sociales

Frédéric Claisse
Assistant au Département de Science Politique, Université de Liège

Conférence prononcée à l'invitation du C.I.E.L. (Collectif Interuniversitaire d'Etude du Littéraire), le 22 janvier 2003 à l'Université de Liège, Faculté de Philosophie et Lettres.

Note : Une version modifiée de ce texte a paru dans Frédéric Claisse, « De quelques avatars de la notion de réseau en sociologie », in Daphné de Marneffe et Benoît Denis, *Les réseaux littéraires. Actes du Colloque international « L'analyse des réseaux (littérature, sociologie, histoire) »*, Bruxelles, Le Cri, p. 21-43.

Merci de vous référer à cette dernière version.

<http://hdl.handle.net/2268/22130>

Introduction

La notion de réseau est aujourd'hui omniprésente, sinon dans le discours sociologique, au moins dans la vie quotidienne, et semble s'être définitivement installée dans la réalité comme dans les esprits, dans le monde physique comme dans le monde social. Objet intuitivement connu donc, parcouru, et même pratiqué par la majorité d'entre nous, particulièrement depuis l'arrivée d'Internet et le développement de la téléphonie mobile. Mais le terrain était déjà bien préparé, et on n'a pas attendu les GSM ou l'e-mail pour parler, depuis longtemps, de réseaux de chemins de fer, de réseaux routiers, de réseaux de transport, de réseaux de distribution d'eau, de gaz, d'électricité, de courrier – jusqu'aux réseaux de télécommunication qui sont donc autant de réseaux physiques qui permettent la circulation d'objets matériels d'un endroit à un autre.

Notion de *sens commun*, donc, ou qui l'est devenue au fil du temps (c'est-à-dire du développement des technologies et des transformations du capitalisme à l'échelle de la planète), mais aussi, et depuis longtemps concept et outil de *sociologie* : de sorte que quand on l'aborde aujourd'hui, il faut bien lui reconnaître un statut hybride, un pied dedans et un pied dehors, et c'est une situation dont le sociologue s'accommode d'ordinaire plutôt mal, lui qui, par métier, n'a jamais tant horreur que de ce qui lui est donné comme un objet naturel – le premier travail du sociologue, c'est du moins ce qu'on enseigne, consiste à s'arracher aux évidences du sens commun, à reconstruire contre lui un objet taillé sur mesure qu'il appellera 'fait social', et qui constituera son véritable objet de connaissance : tout le contraire d'un objet donné comme à l'état naturel. C'est la vérité de toute science – les sciences ne se définissent pas par leur objet mais par la manière qu'elles ont de le construire -, mais c'est encore davantage celle de la sociologie, c'est peut-être même le plus petit commun dénominateur de toutes les approches si différentes et contradictoires qui aujourd'hui la traversent : leur point commun, ou leur point focal, c'est bien de *dénaturaliser le social*, de le rendre à sa contingence, de lui enlever son caractère d'évidence, et il y a peut-être autant de manières de le faire que de sociologues, mais c'est quand même bien là un noyau dur de la discipline.

Est-ce encore possible aujourd'hui avec la notion de réseau ? Très franchement, je n'en sais trop rien. Parce que, en réalité, la sociologie est très loin de parler d'une seule voix pour dire ce qu'il en est, aujourd'hui, des réseaux :

- pour certains, c'est une notion qui ouvre une *méthodologie* à part entière et qui ne cesse de gagner en pertinence, en tout cas que le succès populaire de la notion ne peut pas atteindre dans le cœur de sa démarche ; pour d'autres, c'est plutôt ce que j'appellerais un *objet du monde*, ou une représentation, ou une expérience, éventuellement nouvelle, de la manière de faire société, mais en tout cas quelque chose qui doit être expliqué et qui en tant que tel n'appartient pas à l'arsenal conceptuel du sociologue, mais bien aux personnes ordinaires, et qui correspond à un état du monde et de la société – pour reprendre de vieilles expressions latines très utiles en l'occasion, certains en font un *explicans*, d'autres un *explicandum* ;

- des sociologues arrêtent leur analyse à l'étude des réseaux *sociaux*, d'autres ne voient aucune raison de s'arrêter là, et au nom d'une conception forte de leur discipline, revendiquent le droit de rendre compte aussi, sociologiquement, de réseaux *physiques* – et ils obtiennent alors des choses bizarres qu'ils appellent 'réseaux socio-techniques' qui mêlent des acteurs humains à des acteurs non-humains ;

- des chercheurs s'en servent en toute *généralité* comme d'une boîte à outils transportable partout, dans l'espace et dans le temps, et n'hésitent donc pas à rendre compte du siècle des Grandes Découvertes avec le terme de réseau, sans craindre l'anachronisme ou la non-pertinence : d'autres, au contraire, autant par modestie que par principe, réservent l'expression pour un ordre de faits *particuliers* qu'on n'est pas sûr de rencontrer partout et en tous temps.

J'ai choisi, pour ma part, un mode d'exposition particulier qui oppose 2 manières d'utiliser ou de mobiliser la notion - ce qui ne veut pas dire que ce soit la seule possible, mais c'est la mienne, et, croyez-moi, elle a bien du mérite... C'est que ces 2 modes (en réalité 2+1) que j'ai isolés ne dialoguent pas beaucoup, voire pas du tout, et s'ignorent même superbement – il n'y a qu'à voir les cooccurrences de références et de citations, pour se rendre compte du faible niveau d'intertextualité entre les deux 'paradigmes'.

[ce qui n'est guère étonnant en sociologie, où chaque école se donne pour la seule possible en ignorant ses voisines, ou en remplaçant la réfutation par l'insulte, ce qui est quand même une manière bien peu scientifique, pour ne pas dire élégante, de se comporter. Avec pour conséquence que, à part dans les manuels, et encore ! il fait parfois attendre longtemps avant que ça n'arrive, c'est-à-dire que les auteurs soient morts ou que les programmes de recherche soient dépassés, pour enfin les voir dialoguer, et encore ! souvent de manière parfaitement pacifiée, idéal-typique, dans des chapitres différents, en donnant l'impression que les oppositions et les enjeux étaient purement intellectuels, et que le lecteur n'a qu'à choisir entre deux propositions équivalentes et équiprobables. On a donc la consolation de les voir enfin réunies dans le même ouvrage, mais c'est trop tard et de toute manière c'est pour consolider et institutionnaliser leur opposition... Donc, le dialogue n'a jamais vraiment lieu...]

==> Quels sont ces deux entrées que j'ai privilégiées ?

(a) Il y a d'abord un axe de recherches qui parlent de réseaux en un sens **littéral**, parce que leur conviction est que la société est constituée de relations et de rien d'autre : il suffit, pour la comprendre, de se représenter convenablement ces relations, le comportement des acteurs s'explique en quelque sorte de lui-même par les structure relationnelles dans lesquelles ils se trouvent insérés ;

(b) Et, disons, un autre programme selon lequel le réseau, au contraire, serait plutôt une **métaphore**, une forme rhétorique qui permet de mieux rendre compte de certains faits que d'autres formes d'explication, avec lesquelles elle est donc en concurrence et sur lesquelles elle doit montrer sa supériorité.

Parler de 'métaphore' ne doit pas être compris comme une manière un peu condescendante de jeter un discrédit sur le second programme évoqué : la métaphore joue un rôle essentiel en sociologie et dans la recherche scientifique tout court. Elle paraît dangereuse à certains, parce qu'elle glisse facilement vers l'ontologie [ce qui n'est jamais le cas dans le langage ordinaire, où jamais, par exemple, vous ne confondrez quelqu'un avec un lion parce qu'on vous aura dit : « Cet homme est un lion ! »], mais elle rend de fiers services, et pas seulement à un niveau 'heuristique', comme on dit, je pense qu'une bonne partie du travail interprétatif, ou même de la recherche de causalités explicatives ne serait vraiment possible sans un usage contrôlé des métaphores. En réalité, je crois qu'aucune discipline scientifique n'échappe à la glissade ontologique, à la tentation de « dire le réel » - et pourtant, même les épistémologues les plus réalistes, même les poppériens les plus orthodoxes ne vous diront jamais que les sciences disent la réalité, ou « les choses telles qu'elles sont ». Donc, si je parle de métaphore, c'est pour opposer deux *usages* différents de la notion, deux manières de la mobiliser et de lui faire jouer un rôle dans un modèle d'explication du comportement social.

Ce caractère transversal de la notion de réseau constitue donc une difficulté propre à l'objet de mon exposé, mais ce n'est pas la seule difficulté. J'en vois au moins deux autres :

- La première tient au *public* du jour, « mixte » (ou censé l'être), mais à dominante romaniste, ce qui va m'obliger à un travail d'équilibriste – rendre compréhensible des théories sociologiques qui ne sont pas nécessairement complexes, mais dont l'arrière-fond, la tradition et les habitudes de pensée ne sont pas non plus nécessairement connus de tout le monde. Je vais donc, le plus souvent possible, me raccrocher à ce que vous devriez connaître le mieux de la sociologie, celle de Bourdieu, en tout cas la sociologie des champs, dont le succès en sociologie de la littérature est mérité et non contesté, et essayer de susciter la comparaison – au demeurant, si vous ne retenez rien de la notion de réseau, ça permettra comme une sorte de révision ;

- La seconde difficulté, justement, tient au cadre même de cette rencontre, le cours de *sociologie de la littérature*. Or, la notion de réseau, à ma connaissance, n'a pas fait l'objet jusqu'à présent d'une formalisation ou d'une systématisation satisfaisante dans le domaine. Si j'ai bien compris la demande, ce serait même une des questions auxquelles je pourrais essayer de donner des éléments de réponse. ==> Qu'est-ce que la notion de réseau pourrait apporter à une connaissance sociologique du fait littéraire ? J'ai ma petite idée là-dessus, que je construirai tout au long de l'exposé, mais en m'en éloignant parfois un peu. Je ne peux donc que vous demander de me faire confiance, c'est ma ligne d'horizon et je ne la perdrai jamais de vue. Je ramasserai, dans ma conclusion, les cailloux que j'aurai semés tout au long de l'exposé. Je dois aussi vous avouer que sur cet aspect-là, je travaille évidemment « en faiblesse », avec des idées, des intuitions, je n'ai pas de point d'appui, je sais juste que l'« idée-réseau » circule, et qu'elle fait travailler, ce qui est déjà énorme, mais pour ma part, je n'ai rien à vendre, pas de recette, de clé sur porte - et je vous conseille de vous méfier de ceux qui vous vendent des passe-partout, parce que si ça existait, ça se saurait.

Tout ceci est donc gaiement expérimental, mais ce n'est pas pour me déplaire...

Les réseaux et leurs sociologies

C'est le moment de vous plonger dans le vif du sujet. J'ai parlé de 2 voies d'entrée (+ 1), les voici :

(1) Je vous présenterai d'abord ce qu'on appelle de plus en plus « l'analyse structurale des réseaux », en mettant l'accent sur les problématiques concrètes de recherche et en me reposant le plus possible sur des exemples ;

(2) Ensuite, je vous transporterai dans un paysage complètement différent, avec ce qu'on appelle de moins en moins la « théorie de l'acteur-réseau » développée en France par Michel Callon et Bruno Latour (qu'on appelle plutôt « sociologie de la traduction », et qui représente une branche très importante de la sociologie des sciences et des techniques – et là, j'essaierai plutôt de vous en faire comprendre les enjeux en reconstituant très grossièrement la théorie, pour vous montrer quelle place la notion de réseau y joue ;

(3) Enfin, en trichant un peu, je vais violemment incorporer une troisième théorie qui accorde une place importante à la notion de réseau, en la rattachant à mon second groupe, c'est-à-dire celui où la notion joue un rôle que j'ai qualifié de « métaphorique » - mais vous verrez qu'elle y joue un rôle franchement différent des deux autres théories qui auront été présentées auparavant. Cette théorie, c'est celle de Luc Boltanski, elle n'a pas vraiment de nom, je l'appelle pour ma part « sociologie de la critique », ou « de la justification », mais quelques-uns de ses successeurs, dont Nathalie Heinich, une sociologue de l'art (et de la littérature) que vous connaissez peut-être, développent aujourd'hui en lui donnant le nom de « sociologie pragmatique ».

Parce que je risque de ne pas arriver au bout faute de temps, je vous montre déjà mes conclusions sous forme de **synthèse synoptique** entre les trois théories présentées – j'ai toute la leçon pour parcourir le tableau, mais vous l'avez déjà sous les yeux.

Enfin, je terminerai quand même par des conclusions encore plus folles sur les conséquences de tout ceci pour la sociologie de la littérature. Et là, j'espère que j'aurai encore la place pour répondre à vos questions...

L'analyse structurale des réseaux

() Un programme de recherches*

Il s'agit d'un courant de recherches relativement ancien, développé d'abord aux États-Unis, mais aujourd'hui bien représenté dans le domaine francophone, en tout cas en France et au Québec. « Relativement ancien » en effet, dans la mesure où les travaux fondateurs qui utilisent la notion de réseaux remontent à l'entre-deux guerres (*Fondements de la sociométrie*, Moreno, 1934), mais ce qu'il y a surtout de remarquable dans ce courant, c'est sa longévité – les premiers travaux semblent réellement fonder un programme de recherches qui se poursuit sans interruption jusqu'à aujourd'hui, et qui présente même des indices de cumulativité des connaissances, un cas extrêmement rare en sociologie. Ce qui fait dire à certains que le courant forme, à l'intérieur de la discipline, un *paradigme* à part entière (au sens kuhnien), c'est peut-être exagéré [on emploie le mot à tort et à travers pour désigner des programmes de recherche parfois très éloignés de ce que Kuhn entendait par là], mais bon, c'est l'indice qu'il y a là quelque chose d'assez particulier qui mérite l'attention :

- une communauté de recherches définie, qui partage une même culture de questionnement scientifique (langage, notions, méthodologie) ;
- des revues spécialisées (*Sociometry*, fondée en 1937), mais aujourd'hui surtout *Social Networks*, revue américaine fondée en 1978 (?) ;
- un début d'institutionnalisation avec une association internationale (International Network for Social Network Analysis – ils n'ont pas craint la redondance) qui édite un bulletin (*Connections*), des labos de recherche.

(*) *Des catégories aux relations*

Quel est le point commun de toutes ces recherches ? Et bien , au niveau le plus élémentaire, je dirais qu'elles ont toutes en commun de comprendre le comportement des individus **par** les structures sociales dans lesquelles ils s'insèrent. Vous me direz, n'est-ce pas le but même de la sociologie ? Certes, mais cet énoncé très simple comporte en fait un véritable renversement...

Quand les sociologues expliquent d'habitude le comportement des individus, ce n'est pas en termes de *relations*, mais plutôt de *catégories* (l'âge, le sexe, le niveau d'étude, la profession du père, le revenu), l'explication consistant le plus souvent à tester l'influence de l'appartenance à une catégorie, mettons l'âge, sur une pratique sociale quelconque, disons la pratique religieuse, ou le niveau d'étude sur la fréquentation des musées – enfin, toujours selon ce mécanisme : une variable indépendante, et son influence sur la variable réponse, n'importe quelle pratique sociale. Dans toutes ces études, les individus sont donc curieusement considérés comme des unités astructurelles qui flottent dans l'espace social, mais on ne sait rien sur les relations qu'ils entretiennent *effectivement* avec d'autres individus, puisque par définition, on ne travaille pas sur des relations, mais sur des catégories. Les individus ne sont définis que par certaines de leurs propriétés, qu'ils sont censés porter sur leur dos en permanence et où qu'ils soient sur l'espace social. Autrement dit, vous ne cessez jamais d'être un cadre de 45 ans du secteur bancaire ayant fait des études supérieures, ou une jeune immigrée sans diplôme et sans travail, ou un retraité de la fonction publique : ce sont des propriétés que vous transportez partout avec vous, cela vous rend interchangeable, dans les statistiques, avec des personnes dotées des mêmes caractéristiques.

Qu'est-ce que ce type d'explication recèle d'insatisfaisant, et qui a conduit à le critiquer ? Et bien, en gros, le nœud du problème, c'est effectivement que l'approche par les catégories ne permet de rien dire sur les structurelles sociales proprement dites. Personne en réalité ne se dit : « Je suis jeune, mes parents sont ouvriers donc je ne vais pas à la messe » - ça ne correspond à un aucun mécanisme mental connu. Pour imaginer que c'est ce qui se passe, que derrière la simple corrélation statistique il y a une régularité structurelle, il faut franchir une étape, et donner à la catégorie une réalité structurelle. C'est ce que fait le sociologue quand il affirme que les jeunes ouvriers se conforment, par exemple, à une « norme intériorisée », norme qui serait celle de leur catégorie. L'appartenance à une catégorie n'explique rien par elle-même : le sociologue est donc amené à construire un ordre d'explication causale, par exemple par des normes. Si vous y réfléchissez, c'est à peu près ce que fait Bourdieu avec une notion que vous connaissez, la notion d'*habitus*, qui est une « disposition acquise », comme on dit, une propension à agir du fait de la socialisation de l'individu, un ensemble de normes et de préférences hiérarchisées qui traversent l'individu, à son insu (forcément) et qu'il appartient au sociologue de mettre à jour par un ensemble normé de relations objectives que l'individu entretient dans un espace que Bourdieu appelle un *champ*.

Et bien, voyez-vous, l'analyse structurale des réseaux a exactement la position inverse. Qu'est-ce à dire ? Au lieu de considérer les normes comme la cause du comportement de l'individu, elle les considère comme des *effets* de la situation structurale des individus. L'idée est qu'il suffit de réinsérer l'individu dans le tissu social dans lequel il vit pour comprendre comment il agit. Les individus n'appartiennent pas à des catégories, mais à des *réseaux*, un ensemble de relations avec d'autres individus. Les catégories ne sont pas le point de départ, mais l'aboutissement de l'analyse, on ne peut pas se les donner *a priori* et une fois pour toutes.

Quelques précisions. Il s'agit bien d'analyse **structurale**, parce que pour ces sociologues, un réseau au sens le plus élémentaire est bien un type de structure, c'est-à-dire, au minimum, « un ensemble d'éléments liés les uns aux autres par des relations... » (Degenne et Forsé p. 7, et pp. 5-7 pour tous ces développements). Il y a bien sans doute des régularités, mais il n'y a aucun moyen de savoir par avance quels groupements sont pertinents – le seul moyen c'est d'analyser l'ensemble des relations. [De ce point de vue, la démarche est largement *inductive* (une caractéristique que ce courant partage partiellement avec la théorie de l'acteur-réseau)]. L'unité d'analyse, ce n'est d'ailleurs pas l'individu, mais la *relation entre individus*, qui peuvent être d'ailleurs des entités collectives (ménages, entreprises...). Le *contenu* de cette relation peut lui-même être extrêmement varié, sans que le principe de l'analyse en soit changé – on peut s'intéresser aux réseaux personnels, aux réseaux de parenté, aux réseaux d'affinité, aux réseaux d'entraide, aux relations de pouvoir dans les organisations – chacun de ces réseaux a fait l'objet et continue de faire l'objet de nombreuses études, un cours de 30h ne suffirait pas à épuiser le sujet.

(* *Un exemple : l'homogamie*

Un **exemple** très bête, avant d'en venir à des exemples plus précis de recherches : l'explication de l'**homogamie**. On observe, dans nos sociétés, depuis qu'il y a des démographes, que le choix du conjoint relève de tout sauf du hasard : en gros, si vous vous mariez, vous avez statistiquement des chances écrasantes d'avoir choisi un conjoint qui a les mêmes origines sociales que vous, bien souvent le même niveau d'étude et qui réside à moins de 30 km de chez vous au moment des faits. Mais c'est une régularité statistique, et si vous voulez en tirer des explications microsociales, ça n'a aucun sens : rien, mais alors *rien*, ne vous détermine strictement à choisir votre conjoint dans votre catégorie, l'appartenance à une catégorie n'est une explication ni nécessaire, ni suffisante. Bien sûr, les théoriciens de la reproduction sociale, dont Bourdieu à une certaine époque, vous diront qu'une fois encore tout cela est une illusion, et que c'est justement la dénégation du mécanisme de reproduction qui lui assure son efficacité, que les déterminations sociales ne sont jamais aussi fortes que quand les agents sociaux méconnaissent ces mécanismes, que l'intérêt des classes dominantes est de reproduire la structure de domination, bref : que le social traverse les individus comme une force qui les pousse à agir.

Il va sans dire que tout cela, pour les tenants de l'analyse structurale des réseaux, est bien trop compliqué : pour comprendre l'homogamie, il suffit en réalité de se situer au niveau de l'individu et des relations qu'il entretient avec d'autres individus, donc au niveau de l'individu et de ses réseaux. Dans cette perspective, si les gens se rencontrent, c'est *à travers leurs réseaux*. S'il y a des régularités du type « qui se ressemble s'assemble », elles se trouveront *dans la forme que prennent ces réseaux*, l'hypothèse étant simplement que *la forme de ces réseaux favorise l'homogamie*. La structure du réseau exerce donc une *contrainte* sur l'individu, mais ce n'est pas une contrainte intériorisée : c'est une *contrainte*

formelle, structurale, qui pèse sur les choix, les comportements, les opinions, les orientations, les normes, des individus, et pas une contrainte absolue.

Un **autre exemple**, avec un schéma cette fois (Degenne et Forsé, p. 9). On a là deux réseaux de relations entre le même nombre d'individus. Ces réseaux ont par ailleurs la même « densité », qu'on calcule très simplement comme le nombre de relations effectives divisé par le nombre de relations possibles. Dans les deux cas, on a $9/28 = 0,32$. Mais la forme de ces réseaux est très différente. Dans le premier, on a deux sous-groupes (dits « fortement connexes ») reliés par un « pont ». Si vous supprimez ce pont entre les individus 4 et 5 (dits « articulateurs »), vous coupez la communication entre les deux groupes. C'est important selon ce qui se diffuse dans le réseau : une information, une innovation, un virus se diffuseront plus rapidement dans le second réseau que dans le premier. On peut caractériser ces deux réseaux selon beaucoup d'autres paramètres, mais le principe reste le même : si vous voulez comprendre un processus de diffusion, d'échange, de communication, quel qu'en soit le contenu, il faut comprendre la forme du réseau *complet* de relations.

[Ca pourrait être par exemple un réseau de confidents. Alexis Ferrand, un chercheur français, a analysé l'influence de relations de confiance sur des conduites sexuelles. L'idée directrice, c'est que les systèmes de relations interpersonnelles ont des effets directs et observables sur les normes et les représentations. On ne verra apparaître de nouvelles normes que si les conditions structurales d'émergence sont favorables.]

La structure exerce donc une **contrainte** propre sur le comportement des individus, mais ce comportement, en retour, a un **effet** sur la structure, et un effet direct. Ceci est vrai de tout réseau : quand vous vous insérez dans un réseau, vous vous insérez dans une structure existante, mais vos choix agissent en retour et affectent la structure du réseau, qui est donc à la fois *contrainte formelle* et *effet émergent*.

[Ce n'est pas sans rappeler les relations complexes et réciproques entre les pratiques des agents, leurs habitus et la structure du champ chez Bourdieu, mais à la grande différence que le réseau n'agit pas « à travers l'individu ». Pour les plus entomologistes d'entre vous, le paradigme de l'analyse structurale de réseaux se propose à la fois comme une version faible du déterminisme, et une version adoucie de l'individualisme, avec un modèle de rationalité limitée, ce qui lui donne vraiment une place à part dans le paysage sociologique – une solution élégante au grand problème sociologique qui, comme vous le savez, est le passage du singulier au collectif (c'en est tout cas plus élégant, à mon sens, que la solution bourdieusienne qui passe par l'habitus) – une sorte d'interactionnisme structural].

[Postuler la rationalité limitée est indispensable, sans quoi le réseau resterait une boîte noire : établir une relation, c'est faire un choix. Dire que le choix est rationnel, revient simplement à dire qu'il est opéré par l'individu de manière à atteindre ses objectifs, en fonction de ses préférences, et compte tenu d'un certain nombre de contraintes qui pèsent sur les choix en restreignant les possibilités. Pour en revenir à l'homogamie :

- si le réseau de rencontres où évolue l'individu est homogène, il favorise l'homogamie (principe du déterminisme faible : la structure exerce une contrainte formelle sur l'action) ;
- si l'individu souhaite se marier, il lui sera moins coûteux de trouver son conjoint dans ses réseaux de relations, donc un conjoint de même statut social (la structure affecte la perception que l'acteur a de ses intérêts, elle pèse sur ses représentations – les individus ajustent leurs préférences ou leurs intérêts sur des individus perçus comme socialement similaire) ;
- si l'individu fait le choix le plus conforme à ses préférences et à ses attentes (si, donc, il se comporte rationnellement), son choix a toute chance de renforcer la structure qui est

aussi la résultante de tous les choix de ce type. – l'effet émergent est ici un effet d'agrégation, mais il pourrait en être autrement dans d'autres réseaux, la reproduction n'est pas la seule conclusion possible.]

Reste à donner l'un ou l'autre exemple de directions de recherches, juste histoire de vous donner une idée de ce à quoi tout ça peut servir... Là, il faut bien avouer que c'est l'embarras du choix. Au risque de vous décevoir, j'ai privilégié le plus connu et le plus spectaculaire, deux recherches devenues classiques qui chacune illustre à sa manière une idée simple mais efficace, et qui pourrait à mon avis intéresser des sociologues de la littérature : celle de la **force des liens faibles**. Il s'agit des travaux sur « le petit monde », et de ceux sur les « trous structurels ». J'aurais pu en prendre bien d'autres, il y a d'innombrables recherches sur les réseaux de sociabilité, mais je me dis qu'au fond il n'y a aucune raison de vous faire absorber plus de sociologie que vous n'en souhaiteriez. Je renvoie les curieux aux ouvrages généraux en français, qui sont très bien documentés.

(*) *Le monde est petit*

Après le 11 septembre, on a entendu qu'un new-yorkais connaissait au moins quelqu'un qui connaissait quelqu'un qui était mort dans les attentats. Ça correspond à une expérience commune très partagée : on s'est tous dits un jour que le monde était petit, parce qu'en rencontrant quelqu'un qu'on ne connaissait pas, on s'aperçoit que nous avons avec lui des connaissances communes. La question, c'est : peut-on formaliser ce type d'expérience ? A quel degré, dans un ensemble donné, voire au niveau de la société de masse, peut-on dire que tout le monde connaît tout le monde ? Combien d'intermédiaires sont-ils nécessaires pour relier deux personnes prises au hasard dans un ensemble donné ? L'idée, c'est donc que entre deux individus a et z pris au hasard, il existe ce qu'on appelle une « chaîne » (c'est un terme technique) d'intermédiaires reliant les deux individus, d'une forme $a-b-c\dots-x-y-z$.

Pour répondre à cette question, on a imaginé très tôt des dispositifs expérimentaux. Le premier à être parvenu à des résultats significatifs, c'est Stanley Milgram (le même psychologue social que celui des études sur la soumission à l'autorité). Comment a-t-il procédé ? Le protocole est assez simple : on prend un « individu-cible » arbitraire et un groupe de « personnes de départ », qui doivent faire parvenir à l'individu-cible un dossier par l'intermédiaire de « connaissances » qui, selon elle, auraient le plus de chance de faire progresser le dossier jusqu'à l'individu-cible – en précisant bien qu'il doit s'agir de connaissances personnelles. Ces connaissances, à leur tour, relaie le dossier jusqu'à une autre de leurs connaissances, qui transmettra encore à une autre, jusqu'à la personne-cible. La chaîne ne s'interrompt que si elle a atteint l'individu-cible, ou par attrition, c'est-à-dire quand les sujets décident d'arrêter l'expérience [(ce qui est le cas de la majorité des dossiers, seulement 64 sur 296 dossiers de départ sont arrivés – avec tout de même 217 partis du groupe de départ). Pour la petite histoire, l'individu-cible était un agent de change de Boston, et les 3 groupes de départ étaient : un groupe de résidents de Boston pris au hasard, un groupe de résidents du Nebraska pris au hasard, et un groupe d'actionnaires du Nebraska – l'idée étant de jouer sur les paramètres distance géographique et proximité socio-professionnelle.]

Quels sont les résultats ? Et bien, de façon étonnante, pour les Etats-Unis, on a calculé que le nombre d'intermédiaires nécessaires était seulement, en moyenne, de 5,2. Ça voudrait donc bien dire que pour relier deux individus qui ne se connaissent pas sur un territoire vaste comme les USA, il faut à peu près 5 intermédiaires. [La chaîne est même plus courte pour les dossiers qui ont atteint leur cible sur base de la profession que pour ceux qui ont fait jouer le

paramètre lieu de résidence, qui avaient tendance à arriver rapidement à Boston, avant de traîner par un plus grand nombre d'intermédiaires que ceux qui y sont arrivés par le milieu des affaires – et bien sûr les Bostoniens ont eu des chaînes plus courtes que les résidents du Nebraska.] Autre aspect intéressant : en bout de chaînes, des chemins communs apparaissent – des intermédiaires figurent dans plusieurs chaînes : les 64 dossiers parvenus à la cible n'ont été envoyés que par 26 individus (un voisin et deux collègues de travail se partageant même presque la moitié des dossiers). Des expériences ultérieures ont montré que ce chiffre de 5 intermédiaires était relativement stable quelles que soient les caractéristiques de l'échantillon de départ. [A l'échelle du monde, on estime le nombre d'intermédiaires nécessaires à 10 ou 12]. Ces recherches ont évidemment des applications très nombreuses, notamment en épidémiologie (ça se comprend), ou en statistique (pour les techniques d'échantillonnages).

C'est assez spectaculaire, bien sûr, mais il y a d'autres enseignements :

- Ces dispositifs expérimentaux artificiels occultent une distinction très importante : la différence entre *réseaux latents* et *réseaux actuels*. Le plus souvent, les personnes de départ et les intermédiaires ne demandent pas à leurs proches de transmettre le dossier, mais plutôt à quelqu'un de leur réseau social latent, qui se trouve « activé » et va activer à son tour quelqu'un de son réseau latent. La chaîne qui en est le résultat est à peine un réseau : c'est plutôt une chaîne de sous-réseaux, chacun étant formé d'une dyade (une paire).

- En conséquence, c'est, je l'ai dit, une illustration d'une théorie très célèbre en analyse des réseaux, celle de la *force des liens faibles*, de l'américain Mark Granovetter (1973) : dans l'expérience du petit monde, chaque personne intermédiaire en choisit une autre avec laquelle elle n'a que des liens « faibles » : elles ne sont pas choisies en fonction de la « force » du lien avec l'intermédiaire suivant, mais en fonction de sa connexion présumée avec la cible. Que serait alors, en analyse des réseaux, un lien « fort » ? Pour Granovetter, un lien fort a 4 caractéristiques :

- on y consacre du temps ;
- il donne lieu à de l'intensité émotionnelle ;
- il donne lieu à de l'intimité ;
- il se traduit par des services réciproques.

Dans la théorie de Granovetter, s'il y a un lien fort entre A et B, ainsi qu'entre A et C, B et C auront tendance à développer un lien, généralement fort. A l'inverse, si les liens sont faibles entre A et B, et A et C, il est probable qu'il n'y ait pas de lien entre B et C. C'est très important, parce que ça voudrait dire que les « ponts » dont j'ai parlé tout à l'heure sont rarement des liens forts. Imaginez la propagation d'une rumeur : si elle ne circule qu'entre des personnes qui ont des liens forts, elle aura toute chance de tourner en rond à l'intérieur de « cliques », et elle ne se propagera pas très loin : il lui faut pour ça des liens faibles entre des membres de la clique et ceux d'autres cliques, donc des ponts. Ces ponts sont souvent des « ponts locaux », c'est-à-dire une relation telle que sa disparition allonge de façon importante les connexions entre acteurs du réseau. Il en va de même pour la diffusion d'information, et ceci a été confirmé par quantité de recherches. Sans les liens faibles, la propagation dans un réseau serait plus difficile.

(* *Les trous structuraux*)

Cette « force des liens faibles » est également au centre d'une autre série de recherches classiques, celles sur ce qu'on appelle les « trous structuraux », qui est aussi le titre d'un ouvrage de Ronald Burt (1992). Un trou structural, c'est ce qui se passe quand deux acteurs

sont reliés à un troisième acteur sans être reliés directement entre eux. C'est une notion très utile, que Burt applique à des situations de compétition économique. Par exemple, on a un entrepreneur A, qui s'intéresse aux ressources détenues par B et C, mais B et C ne sont pas reliés entre eux. Si A noue des liens avec B et C, il se trouve dans une position avantageuse. C'est donc le principe du « diviser pour régner ». On dira de B et C, qui sont les deux contacts de A, qu'ils sont « co-isolés ». Burt donne le nom de *tertius gaudens* à A, ce qui est en effet plutôt réjouissant, à la fois pour nous et pour le tiers.

Ce sera encore plus parlant avec un **schéma** (voir Lemieux, p. 68) : les trous structuraux y sont visibles, entre C et D par rapport à A, entre E, F et G par rapport à B (trois acteurs co-isolés !), et entre I et J par rapport à D. C'est très important, dit Burt, pour la manière dont les acteurs vont faire travailler leur *capital social*. Il y a, dit-il, un capital social *connexionnel*, qui consiste dans les connexions d'un acteur avec d'autres acteurs, mais aussi ce qu'il appelle un capital social *disconnexionnel*, qui consiste à exploiter les trous structuraux où se trouvent par rapport à lui certains de ses contacts, ce qui procure un avantage de l'ordre de l'information et du contrôle. Autrement dit, le capital social ne se résume pas à l'idée que c'est « avoir des relations », ou une « somme de contacts » : ce qui compte, c'est bien la *structure* des relations, et c'est ce qu'explique la notion de trou structural.

Il est par ailleurs tout à fait possible de formaliser ce capital social, en partant des notions de redondance des relations et d'équivalence structurale entre deux acteurs, mais je ne ferai pas la démonstration (l'idée est simplement que plus les relations d'un réseau sont redondantes, et moins les acteurs sont structurellement équivalents, moins il y a de trous structuraux), mais retenez en règle générale que c'est un champ de recherches très attaché à la formalisation : on représente les réseaux sous forme de sociographes, on calcule des matrices, on paramètre, on mathématise beaucoup, et vous ne voyez ici que la pointe émergée de l'iceberg...

Burt montre aussi que la théorie des trous structuraux est voisine de celle de la force des liens faibles. Supposons, par exemple, que les relations entre les consommateurs G, H et I soient des liens faibles. Ces relations sont capitales parce qu'elles évitent des trous structuraux : ils procurent aux acteurs des avantages sur le plan de l'information et du contrôle. C'est H qui est dans la position la plus avantageuse : grâce à I, il a des informations sur D, et grâce à G, il a des informations sur B. Viennent ensuite G et I, qui grâce à I ont des informations sur un autre commerçant. Les plus désavantagés sont bien sûr E, F et J qui n'ont pas de relation entre eux et sont donc dans un trou structural.

Le *tertius gaudens*, quant à lui, qui profite de sa situation, peut faire fructifier son capital social disconnexionnel de deux manières, selon que les co-isolés sont ou non en conflit : si ce n'est pas le cas, A, par exemple, peut profiter du trou entre C et D pour vendre au plus offrant des deux, donc à faire profiter un des deux de sa situation privilégiée. S'il y a un conflit entre B et C, il peut essayer de l'arbitrer à son avantage, en jouant sur l'absence d'informations entre eux, et il peut même alimenter les conflits entre les deux – c'est alors plutôt la « stratégie du despote » (Simmel) qui divise pour régner.

[Une remarque en passant : ça signifie qu'il n'y a pas besoin qu'un réseau soit « informel » pour être étudié en tant que tel : on peut très bien étudier une organisation, ou une institution, ou un segment de marché comme dans ce cas-ci, comme un réseau. Il n'y a pas non plus besoin que ce qui circule dans le réseau soit de l'information : dans un réseau marchand, ce sont des biens matériels qui circulent, mais aussi des ressources humaines ou monétaires, donc des ressources *déperditives*, c'est-à-dire que quand elles sont transmises, elles sont perdues pour les transmetteurs. Si l'information a un caractère stratégique, comme ici, elle est aussi une ressource déperditive (à l'inverse : les ressources relationnelles,

normatives, et, sous d'autres égards, informationnelles). Autre remarque : il s'agit ici d'un réseau *complet*, c'est-à-dire que pour être dessiné, on a besoin de connaître les relations de tous les éléments entre eux, et pas d'information de seconde main – on ne peut pas se contenter des représentations que chacun se fait des relations que les autres entretiennent entre eux : chaque relation est un fait et non une relation hypothétique.]

Il est clair que la théorie des trous structuraux fonctionne très bien dans des réseaux marchands, ou quand ce qui circule dans le réseau est une ressource déperditive, mais on peut se demander ce qu'il en serait dans d'autres réseaux, comme des réseaux de soutien ou des réseaux d'affinité, en tout cas dans des réseaux non compétitifs. Une autre question qu'on peut se poser, c'est ce qui se passerait si les relations étaient asymétriques au lieu d'être symétriques : les relations verticales dans le schéma sont des relations de contrôle : si elles ne sont pas orientées, ça signifie que le contrôle est conjoint, et qu'il n'est donc pas unilatéral – mais il pourrait l'être, par exemple entre A et C, et A et D, et ça aurait un effet sur le trou structural entre C et D. De même, les relations horizontales dans le schéma sont des relations d'information, et elles sont aussi considérées comme symétriques, mais elles pourraient ne pas l'être : on peut imaginer que G donne des infos à H sur B, mais que H ne donne pas à B les infos qu'il détient sur D grâce à I – ce qui n'est pas non plus sans effet.

(*) *Conséquences pour la sociologie de la littérature*

C'est malheureux, mais elles sont minimales : le jour où l'on pourra faire des réseaux *complets* de relations dans le champ littéraire n'est pas arrivé. On peut y arriver avec des morceaux de champ, des groupes d'écrivain, des éditeurs, des jurys de prix, mais ça risque d'être décevant et peu formalisable. On peut essayer d'y arriver à travers les textes : l'intertextualité, les citations croisées, l'absence de citations dans tel type de textes, ou dans la correspondance d'écrivains, mais on risque toujours de ne pas être complet, et c'est rédhibitoire. On peut se centrer sur le réseau personnel d'un écrivain, mais on risque de comparer les résultats à ce qui n'est pas comparable : la structure de relations objectives du champ telle qu'elle est reconstruite par le sociologue.

On perd aussi le tissu de *médiations* qui relie les textes aux trajectoires des écrivains, enfin du moins, on risque de se limiter à l'étude de relations en laissant de côté l'analyse interne, en cessant de faire dialoguer analyse interne et analyse externe.

Plus grave : on perd même peut-être la spécificité du champ littéraire : son *autonomie relative*, qui est justement un trait *transversal* à toutes les pratiques du champ, et qu'aucune analyse structurale de réseaux ne fera jamais apparaître – parce que ce n'est pas un effet émergent de la structure de relations.

La théorie de l'acteur-réseau (ou sociologie de la traduction)

Je me suis pas mal étendu sur l'analyse structurale des réseaux, j'aurais pu être encore plus loquace : comme je l'ai dit, un cours de 30h n'y suffirait pas. Je serai donc plus bref pour la suite. Avec la théorie de l'acteur-réseau, on franchit un seuil important : on quitte un champ de recherches dont j'ai dit qu'il se servait de la notion de réseau au sens littéral, pour aborder des programmes où il serait plus « métaphorique ». Vous voyez maintenant un peu mieux de quoi il s'agit : chaque fois que j'ai montré un schéma, il représentait des relations *effectives*,

concrètes, empiriquement observables, entre individus, et des relations qui n'appartiennent qu'à un seul ordre de factualité, c'est-à-dire qui ne mélange pas des faits de relation et un autre ordre de faits sociaux, comme des représentations. C'est évidemment capital dans la perspective qui est celle de tous ces travaux, qui est de formaliser des structures qui sont la clé de voûte de l'analyse.

La théorie de l'acteur-réseau est assez dépaysante, et je ne prétendrai pas la résumer en 10 minutes. Je me contenterai de l'esquisser, de décrire ces enjeux et d'y replacer la notion de réseau.

(*) *Le « programme fort » en sociologie des sciences*

Le point de départ, c'est ce qu'on appelle le « programme fort en sociologie des sciences ». En quoi consiste-t-il ? S'il y a un programme fort, c'est qu'il y a un programme faible, mais il s'agit de deux programmes sociologiques. En quoi diffèrent-ils ? Le programme faible fait une séparation nette entre les « aspects sociaux » de l'activité scientifique, et les aspects proprement scientifiques, et prétend que ceux-ci lui échappent : elle n'a pas à en rendre compte, elle ne met pas un pied dans les contenus des énoncés scientifiques, ne dit rien des instruments, des raisonnements proprement dits, des théories, des connaissances ou des pratiques des savants dans un laboratoire. [cf. schéma Vinck, p. 24] Elle envisage les sciences comme un « noyau dur » entouré d'une « structure sociale », celle-ci était immergée dans la société. La sociologie des sciences se limite pour elle, et doit se limiter, à étudier la science comme une institution sociale, sans toucher à son noyau qui appartient aux scientifiques et à eux seuls. Le programme fort, à l'origine, veut tordre le cou à cette sociologie, en posant que rien dans l'activité scientifique ne peut lui être étranger, pas même, surtout pas les énoncés et les connaissances. Elle en rend compte socialement, et tend donc à les considérer comme des « constructions sociales » comme les autres, qui à ce titre ne doivent jouir d'aucuns privilèges particuliers, en tout cas pas celui d'extraterritorialité : la société est *dans* la science, pas autour. Et c'est toujours la société qui a le dernier mot dans le processus de connaissance : les preuves, les raisonnements, les expériences ne suffisent pas par elles-mêmes à entraîner l'accord ; l'accord, le consensus viennent de la société et doivent être expliqués sociologiquement.

Un grand principe de méthode en découle, c'est ce qu'on a convenu d'appeler le *principe de symétrie*, énoncée pour la première fois par David Bloor : il consiste à expliquer le succès et l'échec, la vérité et l'erreur dans les mêmes termes, c'est-à-dire avec la même série de causes. Jusqu'ici, seule l'erreur était expliquée socialement, le vrai restant à lui-même sa propre explication. Si vous voulez étudier les soucoupes volantes ou la parapsychologie, vous aurez sans doute recours à la notion de « croyance », mais pas pour les trous noirs. Utiliser la même série de causes, ça veut donc bien dire mettre fin à une certaine asymétrie. La même série de causes, ce sera, en l'occurrence, des causes sociales et uniquement sociales.

Prononcé ainsi, c'est un programme *relativiste*, et c'est bien ainsi qu'il a été pensé par ses premiers promoteurs. Malheureusement, il y a un problème bien connu avec le relativisme, c'est qu'il se heurte à une contradiction logique : que faire d'un énoncé qui prétend que tous les énoncés sont des constructions sociales ? Cet énoncé lui-même n'en est-il pas une ? Et si c'est le cas, comment échappe-t-il à ce qu'il énonce ? Le sociologue lui-même n'est-il pas lui-même un scientifique (enfin, dans la représentation qu'il a et donne de lui-même en tout cas) ? Les « faits », la nature, l'objectivité doivent-ils être ramenés à des croyances et des représentations ? Faut-il renoncer à la raison, et à la possibilité de confronter les propositions les unes aux autres ? Tout critère d'évaluation s'est-il dissous dans la société ? Et si les faits sont construits, qui alors construit la société ?

Mettez pour le moment le relativisme entre parenthèses, et considérez plutôt les choses autrement. D'une certaine façon, les propositions du programme fort paraîtront aux littéraires à la fois très familières et parfaitement étranges. Très familières d'abord parce que, après tout, ce que ces sociologues ont fait avec les sciences, ce n'est pas très différent de ce que d'autres ont fait avec la littérature : le B-A-BA de la sociologie de la littérature, c'est quand même le présupposé selon lequel la littérature est une pratique sociale comme les autres, et qu'il n'y a aucune raison qu'elle échappe aux déterminations sociales qui pèsent sur les autres pratiques. Si la littérature s'entoure d'un halo mystérieux, ce halo mystérieux fait justement partie de la manière dont elle circule socialement, il peut être expliqué. S'il y a un voile d'illusions et de mythe autour du littéraire, qu'à cela ne tienne, le sociologue est là pour déchirer le voile des apparences. Quant à la différence entre « noyau dur » et « structure sociale », pour la littérature c'est une vaste blague ! Vous êtes entraînés à faire le va-et-vient constant entre analyse « interne » et analyse « externe » des textes littéraires. Bourdieu lui-même ne fait pas autre chose : on lit dans le texte les modalités d'inscription d'un auteur dans le champ, on voit même dans l'intrigue de *L'Éducation sentimentale* des homologies structurales entre les choix des protagonistes et la structure de possibilités qui étaient celles de l'auteur, y compris la manière dont elles se réfractent dans le champ littéraire. Evidemment, Bourdieu préserve une part d'autonomie relative au champ littéraire dans le champ social, c'est même une notion capitale (encore que fortement historicisée elle aussi), mais ça ne change rien sur la porosité même du « noyau » de la littérature, qui n'a droit à aucun égard.

Pourtant, si vous connaissez un peu le champ intellectuel français, vous savez que Bourdieu ne portait pas vraiment Latour dans son cœur, et qu'il considérait le soi-disant « programme fort » comme une forme de radicalité excessive qui est simplement la marque de jeunes loups qui veulent se tailler une place dans le champ scientifique – quand l'affaire n'a pas simplement tourné à l'insulte et au camouflet public. Alors, inconséquence, inimitié personnelle ? Qu'est-ce qui pousse Bourdieu à se comporter en sociologue musclé quand il s'agit de sociologie de la littérature, et en pleutre (pardonnez l'expression) quand il s'agit de sociologie des sciences ? La réponse tient justement au relativisme des tenants du programme fort : Bourdieu a soutenu, à juste titre, que parler de « construction sociale des sciences » est une contradiction dans les termes : une connaissance, par définition, ne peut être construite : si elle l'est, elle perd sa valeur de vérité et d'universalité. Les scientifiques ont des habitus, comme tout le monde, ils font carrière et s'inscrivent dans un champ de pratiques lui-même relativement autonome (comme le champ littéraire), mais on s'épuiserait à rechercher dans leurs énoncés des traces des « dispositions » des savants : la sociologie doit donc s'arrêter à la porte des laboratoires et se contenter d'étudier la science comme une institution avec son système de normes.

(*) *Le principe de symétrie généralisé*

Et mes réseaux là-dedans ? J'y reviens, avec la manière dont Callon et Latour se sont réapproprié le programme fort pour en faire un vrai programme de sociologie des sciences non-relativiste. La solution vient non d'un affaiblissement, mais d'un *renforcement* du principe de symétrie, qui devient chez eux *généralisé*. A quoi ? A la différence même entre nature et société. Callon et Latour ont bien perçu le problème du programme fort : croire que tout pouvait s'expliquer par des causes sociales. On sait bien, ne serait-ce qu'intuitivement, en bon sens commun, que si c'était le cas, je n'aurais qu'à me laisser pousser des ailes, ou à sauter par la fenêtre en demandant aux sociologues d'amortir ma chute. En un sens très trivial, même si on refuse d'en parler en termes de vrai et de faux, les sciences parviennent à *faire la différence* avec d'autres formes de croyances ou de représentations, ce n'est pas qu'une question d'accord ou de consensus social. Si elles y parviennent, ce n'est peut-être

pas parce qu'elles découvrent des faits, mais au moins parce qu'elles parviennent à enrôler d'autres acteurs que de simples acteurs sociaux qu'il suffirait de convaincre : elles travaillent concrètement avec un grand nombre d'entités muettes, *non-humaines* qu'elles « font parler » dans leurs laboratoires, qu'elles soumettent à toutes sortes d'*épreuves*, qui produisent des *inscriptions*, grâce à d'autres objets qui sont conçus à leur tour pour « faire parler » des objets, etc. Ces entités, ça peut être n'importe quoi : des particules élémentaires, des molécules d'ADN, des hormones de croissance, des microbes. Si vous ôtez leur capacité d'action spécifique à ces entités, vous risquez de n'y plus rien comprendre. S'il suffisait aux scientifiques de demander à ces entités d'être d'accord avec eux, les sciences n'auraient sans doute jamais changé la face du monde. Autrement dit, les non-humains, comme on dit, ont une véritable « capacité actancielle », ils « comptent » dans l'interaction, ils peuvent « faire la différence », « créer des asymétries ».

Mais ils ne le peuvent pas tous seuls : il faut les « faire parler », il faut bien que d'autres parlent à leur place – des personnes ou des instruments. L'activité scientifique sera donc décrite comme une succession de moyens pour parvenir à des formes stabilisées de délégation, des chaînes toujours plus longues de porte-parole qui vont transporter, d'un point à un autre, l'ensemble des entités qui ont été enrôlées derrière lui. Cette chaîne de porte-parole, qu'on appelle aussi une chaîne de *traduction*, a la forme d'un *réseau*.

C'est un réseau d'abord parce qu'on ne sait pas à l'avance quel chemin sera parcouru : l'entité soumise à des épreuves dans l'enceinte du laboratoire va progressivement « gagner » ou « perdre » en réalité, mais on ne sait pas à l'avance ce qu'il en sera. Si les scientifiques le savaient eux-mêmes, il n'y aurait plus d'activité scientifique : il suffirait d'enregistrer les faits, et ce serait à la portée du premier venu. Le sociologue doit accompagner ce mouvement : sa description doit rendre compte des hésitations, des embranchements, des bifurcations par lesquelles est passé une entité, une théorie, un énoncé scientifique. Il doit donc accepter, par méthode, par principe, d'abandonner tout ce qu'il sait sur ce qui fait la différence entre une croyance et une connaissance, entre un sujet et un objet : ce sont les scientifiques, dans leur activité, dans leurs labos, qui travaillent à ce partage : ce n'est qu'au terme du processus qu'on saura ce qu'il en est, où était la démarcation entre ce qui était réel et ce qui ne l'était pas, le vrai et le faux, le social et le naturel, le factuel de l'artefactuel. C'est en cela que le principe de symétrie est généralisé : non seulement il faut rendre compte de la vérité et de l'erreur dans les mêmes termes, mais également la Nature et la Société, en abandonnant tout ce que l'on savait ou croyait savoir sur l'une comme sur l'autre.

(*) *La notion de « répertoire »*

Et c'est ici que le terme de *compte-rendu* prend toute son importance : chez Bloor, le principe de symétrie est un principe d'explication, centré sur la notion de cause ; chez Callon et Latour, c'est en quelque sorte un principe *narratif*, l'obligation de « rendre compte dans les mêmes termes », à travers ce qu'ils appellent un *répertoire*. Une règle à laquelle ils mettent un point d'honneur, c'est d'utiliser un répertoire *différent* de celui des acteurs : ce sont donc les scientifiques et seulement eux qui parleront de vérité, d'erreur, de méthode, de logique, de raisonnements.

Leur répertoire, en l'occurrence, ce sont les notions de traduction et de réseau. « Traduction », je l'ai très vite dit, c'est donc l'opération qui consiste à intéresser, enrôler et mobiliser des actants, à devenir leur porte-parole et à intervenir en leur nom. C'est à travers différentes opérations de traductions que se constitue petit à petit un *réseau* d'actants reliés les uns aux autres et censés parler d'une seule voix. Ces actants, je l'ai dit, peuvent être humains et non-humains : ça peut être des textes, des molécules, des crédits, des collègues, des

administrations. Une fois qu'un réseau d'actants est stabilisé, il devient un *acteur-réseau* et continue à s'allier ou non à d'autres actants qu'il essaiera d'intéresser, etc. Stabiliser, ça veut dire aussi que rien n'est irréversible : ce qui a été fait peut être défait. Si tout n'est pas défait, c'est que les coûts pour défaire des chaînes de traduction peuvent être très élevés.

Rien ne l'expliquera mieux que le titre même de l'article fondateur de la sociologie de la traduction : « La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc ». Ça veut simplement dire que si vous faites la sociologie de l'ostréiculture, il ne faut pas oublier les huîtres. Si vous les oubliez, vous n'y comprenez plus rien : les huîtres ont des tas d'aventures dans cet article : elles refusent de s'accrocher aux filets, elles ne se reproduisent plus, elles réagissent mal à d'autres espèces, les scientifiques les soumettent à des épreuves et elles ne se comportent jamais vraiment comme on voudrait qu'elles se comportent. En plus, elles ont des porte-parole qui ne s'entendent pas très bien : il y a des élus locaux, des pêcheurs, des scientifiques, des écologistes. Tout le monde parle en leur nom, sauf le sociologue, qui a choisi de ne rien à voir avec elles. La seule chose qui l'intéresse, c'est comment elles sont intégrées à des dispositifs de traduction, qu'il se réserve le droit (mais c'est bien le seul) d'explicitier, de mettre à plat, de redéployer. Autrement dit, la sociologie redevient ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : une activité de *description* de pratiques (à opposer à *explication*).

C'est de ce point de vue, quoi qu'on en dise, une forme remarquablement documentée, fondée sur des travaux empiriques de longue haleine où des sociologues sont « allés à la paille », ont observé des scientifiques dans leur labo pendant des mois, parfois même en mettant eux-mêmes la main à la pâte. Il est évidemment très différent, en cela, des réseaux envisagés comme structures de relations représentables, et c'est ce qui justifie le fait de le différencier comme un usage métaphorique de la notion. Y a-t-il des représentations graphiques de chaînes de traduction ? Oui, mais elles sont elles-mêmes conçues comme des formes suggestives et ne représentent pas concrètement des relations. Par exemple, je peux montrer ce **schéma** [Callon *et al.*, p. 23], qui se présente comme un exemple abstrait. Ou encore un autre **schéma** (*ibid.*, p. 193), qui montre l'hétérogénéité des actants reliés à une pile à combustible (une électrode monotubulaire). On peut représenter des réseaux sous une forme non dessinée, le long de deux axes, un axe syntagmatique et un axe paradigmatique – mais ce n'est plus une forme graphique. J'ai un exemple chez Latour avec le compte-rendu d'une planche de Gaston Lagaffe, grand philosophe des techniques devant l'éternel [**schéma** Clé de Berlin, p. 24 et planche de Franquin p.14].

Réseaux et cité par projets chez L. Boltanski

Je pense avoir suffisamment contrasté les deux approches, il me reste à examiner une troisième et dernière théorie sociologique à avoir récemment fait grand cas de la notion de réseau, mais à un tout autre niveau, ce qui me permettra de conclure en revenant plus nettement sur le terrain de la sociologie de la littérature.

Je serai encore plus bref avec Boltanski qu'avec Callon et Latour, mais je partirai encore une fois de Bourdieu, parce que c'est d'abord contre Bourdieu que Boltanski a développé sa sociologie. Boltanski, c'était le meilleur disciple, qui a été associé à toutes les grandes enquêtes jusqu'à *La Distinction*, puis il a rompu, de manière assez spectaculaire, avec toute l'architecture de présupposés et d'hypothèses qui fondent la sociologie de son maître. Le

point d'articulation, c'est un article, paru dans les *Actes*, mais qui ouvre un champ d'investigations considérables, très fertile, qui ne s'est pas refermé depuis.

Rappelez-vous : je vous ai dit que, formellement au moins, ce que fait Bourdieu avec la littérature n'est pas très éloigné de ce que d'autres font avec les sciences. Si Bourdieu s'est refusé à pratiquer le regard sur les pratiques scientifiques, c'est qu'on touche selon lui au noyau même du discours scientifique, et qu'on ne saurait, sous peine de toucher à l'intégrité de son propre discours, sociologiser totalement les connaissances. La sociologie des sciences n'est pas simplement une autre « sociologie de » (comme la sociologie de la famille, ou de la ville, ou du travail), c'est un domaine trop fondamental, et quand on y touche trop, le reste de la sociologie en subit les conséquences. C'est pourquoi le projet de Callon et Latour est un projet de refondation : quand on les a lus et pratiqués, en principe le reste de la sociologie s'écroule, et il faut repartir à zéro.

Boltanski a commis un acte au moins aussi sacrilège en s'attaquant à l'autre dimension fondamentale du travail de Bourdieu : non seulement c'est un sociologue, donc un scientifique, mais un sociologue *critique*. Ses travaux ne sont pas des prises de position normatives, mais ils prétendent quand même mettre à jour, dans le fonctionnement social, des mécanismes par lesquels des catégories d'agents sociaux exercent des formes de domination, de contrainte, parfois de violence (même s'il s'agit de violence symbolique) sur d'autres catégories. Or, ce qu'il y a de remarquable, c'est que Bourdieu n'a jamais vu de contradiction entre sa démarche scientifique et une forme de dénonciation, de dévoilement de mécanismes de domination. Il fait le grand écart en permanence, mais il est souple. Au contraire, l'activité critique lui semble une précondition indispensable au travail du sociologue, dont la première tâche est de s'arracher aux prénotions, au sens commun, à la tradition, à ce qu'il appelle avec mépris la « sociologie spontanée ».

La chose se complique quand, comme Boltanski l'a fait, on s'intéresse à la critique sociale non plus comme condition du discours sociologique, mais comme « disposition » des personnes. Ici, disposition ne signifie pas « disposition intériorisée », mais dans un sens plus trivial, capacité, « capacité ordinaire ». Il se demande, à juste titre, si on ne peut pas prendre pour objet sociologique cette capacité critique ordinaire, et la *prendre au sérieux* (l'expression est importante), au lieu de toujours la ramener dans le sens commun. Il se livre à une enquête sur un corpus de lettres adressées au Courrier des Lecteurs du journal *Le Monde*, une masse de courrier non lu, consciencieusement conservé dans un coin mais en attente d'un meilleur traitement. Et il découvre qu'entre les activités critiques ordinaires des personnes quand elles veulent porter une affaire sur l'espace public, et l'activité critique du sociologue, *il n'y a pas de différence de nature*. Au contraire, il y a continuité de l'une ou l'autre, les ressorts de la critique sont les mêmes pour le sociologue et pour les personnes, une fois qu'on extrait des raisonnements les principes ordinaires de justice au nom desquels les personnes s'indignent, prennent la parole, mènent des dénonciations. Il n'y a pas de différence cognitive entre les deux.

C'est d'une conséquence dramatique ! Non seulement, toute l'épistémologie de Bourdieu fondée sur la rupture avec le sens commun s'effondre, mais le sociologue se voit privé de sa ressource principale ! Si la capacité critique est à la portée de tout le monde, le sociologue perd du coup ce qu'il croyait faire la spécificité de son discours : on doit renoncer à faire de la sociologie critique. Par contre, dans la mesure où la critique est devenue un *objet* de la sociologie, on peut refaire de la sociologie, mais une sociologie « *de la critique* ». Il restera au sociologue à *explicitement* la compétence ordinaire à la justice – comme chez Callon et Latour, quand on a renoncé à l'explication, il reste la sociologie comme travail de description. Ça veut dire que le sociologue renoncera à sa position d'extériorité, renoncera à avoir le dernier mot sur ses acteurs. La dénonciation, le dévoilement des illusions, Boltanski y renonce, non

non parce que ce ne serait plus scientifique, mais parce que les personnes le font très bien elles-mêmes, et qu'on ne peut pas le faire à leur place. Par contre, ce qu'elles ne peuvent pas faire, parce qu'elles n'en ont pas le temps, ou pas le désir, ou le besoin, c'est revenir sur leurs propres activités critiques et en faire un *compte-rendu*. Là encore, on est finalement assez proche de Callon et de Latour : les tâches ont été réparties autrement entre le sociologues et ses acteurs, qui en savent maintenant beaucoup plus que lui sur leur monde et ce qui le compose. Le sociologue renonce à proposer une interprétation plus forte que celle de ses acteurs.

Je ne voudrais pas vous embrouiller inutilement en contredisant des enseignements précieux – mais il n'est pas inutile de savoir que ce genre de sociologie existe, y compris quand on fait de la sociologie de la littérature. Aujourd'hui, quelqu'un comme Nathalie Heinich, je l'ai dit, peut-être considérée comme une bonne représentante de ce courant de recherches, et comme par hasard c'est aussi une ancienne bourdieusienne passée à l'ennemi (encore qu'elle propose une sociologie souvent plus pacifiée et éclectique, ce qui n'est pas plus mal).

Curieusement, ceci va me permettre de revenir à Bourdieu et d'abandonner les réseaux. Comment Boltanski incorpore-t-il la notion de réseau à son modèle ? Comme je l'ai esquissé en introduction, il y a une autre voie que celle j'ai dessiné jusqu'à présent : on peut se servir de la notion de réseau comme outil d'explication, c'est ce que j'ai appelé un *explicans*. On peut en faire aussi le prendre pour objet, et il devient un *explicandum*, et c'est ce que fait Boltanski. Je vous épargne les détails de la démonstration, et vous renvoie au petit millier de pages du *Nouvel Esprit du Capitalisme*, mais l'essentiel, c'est ceci : le réseau est devenu un élément essentiel de notre monde, mais aussi de sa représentation. Il est même incorporé à des argumentations dont se servent les acteurs pour se justifier – il fait partie intégrante de la compétence critique des personnes. La forme-réseau ne suffit pas pour « tendre les épreuves » et fabriquer de la grandeur, de la justice. Elle n'est pas suffisante pour asseoir à elle seule des justifications : elle se fait épauler, dans les justifications, par la notion de *projet*. Je vais produire une citation, parce qu'elle vaudra mieux en l'occurrence que mes longs discours :

« Dans un monde réticulaire, [la vie sociale] est faite dorénavant d'une multiplication de rencontres et de connexions temporelles, mais réactivables, à des groupes divers, opérées à des distances sociales, professionnelles, géographiques, culturelles éventuellement très grandes. Le *projet* est l'occasion et le prétexte de la connexion. Celui-ci rassemble temporairement des personnes très disparates, et se présente comme un *bout de réseau fortement activé* pendant une période relativement courte, mais qui permet de forger des liens plus durables qui seront ensuite mis en sommeil tout en restant disponibles. Les projets permettent la production et l'accumulation dans un monde qui, s'il était purement connexionniste, ne connaîtrait que des flux sans que rien ne puisse se stabiliser, s'accumuler ou prendre forme : tout serait emporté dans le courant continu des frayages, qui, étant donné leur capacité à faire communiquer tout avec tout, distribuent et dissolvent sans arrêt ce qui se prend en eux. Le projet est précisément un amas de connexions actives propre à faire naître des formes, c'est-à-dire à faire exister des objets et des sujets, en stabilisant et en rendant irréversibles des liens. Il est donc une *poche d'accumulation* temporaire qui, étant créatrice de valeur, donne un fondement à l'exigence de faire s'étendre le réseau en favorisant les connexions. » (NEC, p. 157)

C'est intéressant, parce que ça répond à la question posée au début, de savoir pourquoi la notion de réseau avait tant de succès et s'imposait avec tant de naturel – c'est parce qu'en plus de faire partie de l'architecture physique de notre monde, de celle de notre esprit, elle fait partie des formes sur lesquelles les personnes peuvent s'investir pour entrer en relations les

unes avec les autres, développer des activités, stabiliser leur monde, faire accord avec d'autres personnes – il en train de devenir un petit morceau de notre univers moral.

Conclusions : le réseau et la sociologie de la littérature

(1) La conclusion que je tire de ce bref passage chez Boltanski est la suivante : si vous voulez utiliser la notion de réseau pour expliquer un état du champ littéraire, surtout pour caractériser l'état actuel, j'aurais la plus grande méfiance, parce que **ce n'est plus, aujourd'hui, une notion sociologique**. C'est une notion que les acteurs se sont appropriés, elle fait partie de leur compétence. Je l'ai dit, c'est un problème de partage des tâches : si la notion figure chez les acteurs aujourd'hui, c'est mauvais signe : ça veut dire qu'elle est intégrée à leur appareil de justification. Elle fait partie des entités que le sociologue boltanskien peut prendre pour objet : pour objet, justement, mais pas comme disposition. Utiliser la notion de réseau aujourd'hui comme mode d'explication, c'est commettre à nouveau le péché du sociologue critique. Le réseau a perdu son pouvoir explicatif.

Même si vous êtes restés bourdieusiens, vous ne pourrez pas l'utiliser – pas pour les mêmes raisons, mais vous ne pourrez pas. D'abord, elle est incompatible avec le concept de champ – on ne bascule pas de l'un à l'autre. Ensuite, de plus en plus, comme je l'ai dit, c'est une notion de sens commun.

Si vous êtes latouriens, ça commence aussi à sentir le roussi pour vous : normalement, les latouriens s'astreignent à utiliser un langage de description, un répertoire, un compte-rendu, une rhétorique (peu importe comment on l'appelle) *différente* de ceux des acteurs qu'il observe : jusqu'à il y a quelques années, on pouvait encore parler de réseau sans problème de conscience, mais aujourd'hui quand les acteurs se mettent eux-mêmes à en parler, ça n'est plus possible, le principe n'est plus respecté.

(2) Ceci dit, il vous reste le moyen, justement, de **prendre le réseau pour objet ici et maintenant**, dans l'état actuel du champ littéraire : ça m'étonnerait très fort en effet que les transformations du monde soient restés sans effet sur les propriétés et les structures du champ littéraire. Je ne connais pas la question, c'est une simple intuition, mais je veux bien prendre les paris : la notion de réseau, ou au moins celle de projet, doit jouer un rôle dans le champ littéraire aujourd'hui, serait-ce même comme thème littéraire, ou pour s'opposer à la logique réticulaire et connexionniste. Ça me paraît assez clair avec un auteur comme Maurice Dantec, chez qui la notion est centralissime (cf. *Les Racines du Mal*), grand lecteur de Deleuze (qu'il n'a peut-être pas bien assimilé). Je pense aussi qu'aujourd'hui certains groupes rock s'appellent de plus en plus des « projets », quand des membres développent à côté du groupe principal un autre groupe qui ne sera actif que le temps de la connexion (c'est exactement ce que dit Boltanski) – c'est exactement le genre d'activités auquel se livre Dantec, tout comme Houellebecq. Donc, suggestion, évaluer le poids particulier pris aujourd'hui dans le champ littéraire par ce que Boltanski appelle la « cité par projets » et la forme-réseau.

(3) Reste le problème de l'**usage transhistorique de la notion** : une grande victoire de la sociologie des sciences, c'est d'avoir expliqué les succès de Pasteur en termes de traduction et d'acteur-réseau. Il est donc possible, d'une certaine façon, de se déplacer dans le temps avec

la notion et d'utiliser ses vertus descriptives. Pour décrire le champ littéraire, je l'ai dit, c'est difficile dans la mesure où elle est incompatible avec la notion de champ.

Par contre, pour rendre compte d'états antérieurs du champ littéraire, antérieurs à l'autonomisation, ou pour caractériser des moments de faible institutionnalisation, ce serait peut-être une bonne idée. En situation d'hétéronomie, tout est à conquérir ou à reconquérir : rien n'est joué, l'issue de la lutte entre les forces autonomisatrices et les autres n'est pas donnée d'avance, et la notion de réseau pourrait jouer un rôle intéressant pour retracer l'histoire de cette ligne de front. Par définition, le réseau (au sens Callon-Latour) est un bon outil de description des formes non stabilisées – quand elles le sont, quand le champ littéraire s'est autonomisé ou institué, il est trop tard, l'arène s'est vidée.

De ce point de vue, il n'est pas du tout innocent, je pense, que l'on soit tenté d'utiliser la notion de réseau pour caractériser l'état présent du champ, qui n'a plus été traversé depuis longtemps par tant de forces tendant à l'hétéronomie (je pense ici à ce qui arrive depuis une dizaine d'années à la presse et à l'édition, et pas tant au grand débat idiot sur le retour de la morale).